

## ENTRETIEN NATHALIE OURS / MAX ROBIN

■ Nathalie Ours, vous publiez aujourd'hui *La Ceinture*, un roman érotique, après *Pot-pourri* qui racontait sur un mode très cru un inceste entre une mère et son fils. Les deux romans présentent une vision assez noire de la sexualité, sur fond de solitude et de pulsions trop fortes pour les personnages. Vous semblez particulièrement intéressée par la transgression...

□ C'est drôle que vous employiez ce terme de transgression. Savez-vous qu'étymologiquement, il désigne le mouvement de la mer qui déborde sur les terres avoisinantes ? Tout comme mes personnages sont submergés par des pulsions aussi incontournables que l'attraction lunaire exercée sur les marées (d'ailleurs, dans *Pot-pourri*, le fils est englouti par la mère au sens propre ; et dans *La Ceinture*, Christiane Seignier fait exactement ce rêve d'une vague qui envahit tout). Je ne dirais pas que mes romans sont érotiques, en tout cas je ne les ai pas écrits comme tels. Ce sont, surtout, des romans sur le désir. Le désir est un noyau dur. Il n'est pas rare qu'on le vive durement. Souvent, dans la vraie vie, cette agression est adoucie par le sentiment amoureux. J'ai préféré mettre mes personnages en situation extrême pour atteindre une sorte d'épure, justement du désir à *l'état pur* qu'on voit évoluer dans ses circonvolutions les plus noires ou les plus ravageuses. Mais, heureusement, toujours, il y a la grâce.

■ Vous adoptez dans *Pot-pourri* le point de vue d'un adolescent, alors que l'héroïne de *La Ceinture* est une femme mûre désœuvrée. Les deux personnages ont néanmoins beaucoup de points communs – d'un point de vue psychologique ou social, par exemple. Vous attachez-vous des « types » de personnages ? Dominique (*Pot-pourri*) et Christiane Seignier dans *La Ceinture* ressemblent un peu à des candides, qu'en pensez-vous ?

□ Candide sert de révélateur. Mes personnages ne sont pas naïfs au sens premier du terme, mais ils vont être plongés naïvement dans une histoire qui va très vite les dépasser et dans laquelle ils ne vont cesser de se débattre. En même temps qu'ils vont révéler au lecteur des sentiments qu'il pourrait lui-même avoir, ils sont révélés à eux-même lorsque l'histoire s'achève. Bien sûr, l'héroïne de *La Ceinture* semble à la dernière page avoir plus de chance que Dominique dans *Pot-pourri*. Mais lui a la vie devant lui, et peut-être deviendra-t-il un grand cinéaste ?

■ Cependant, malgré les récurrences entre les personnages, les deux romans sont traités très différemment. Comment justifiez-vous cette différence de style ?

□ Je venais de terminer un roman avec un beau phrasé, des subjonctifs, une construction géométrique calculée au mot près [*Spirales de femme*, Editions du Rocher] lorsque j'ai commencé *Pot-pourri*. La principale difficulté pour moi a été là de n'utiliser qu'un vocabulaire extrêmement restreint et une syntaxe parlée, répétitive, parfois à bout de souffle, en forme de logorrhée. Je censurais tout ce qui dépassait un niveau de langue élémentaire. Je voulais que la violence des sentiments passe à travers cette expression fruste. Cela correspondait tout simplement au personnage de Dominique qui ne possédait pas les outils de communication dont moi je pouvais disposer. Pour *La Ceinture*, c'est le même souci de ne pas tricher, de coller à l'histoire, qui m'a animée. Je voulais tout à la fois être dans l'intimité de mon héroïne et avoir un droit de regard sur elle, une distance qui m'autorisait à la manipuler comme une marionnette. Le récit en « tu » raconté du point de vue d'une narratrice (qu'on soupçonne être l'auteur, c'est-à-dire moi) m'a permis cette double position. De plus, dans un esprit de cohérence qui me tenait à cœur, tout comme la ceinture de chasteté est transparente et permet une introspection des plus impudiques, le travail d'écriture se fait également dans la transparence, puisque je construis mon personnage sous les yeux du lecteur. Ainsi, l'auteur est voyeur de son héroïne, et le lecteur est voyeur doublement : de Christiane Seignier, et du jeu entre elle et son propre auteur. Pour moi, le « style », la technique d'écriture que l'on choisit, fait déjà partie de l'histoire. C'en est, d'emblée, un des éléments déterminants.

■ **La Ceinture** parle de sexe et d'écriture. Doit-on lire dans ce récit d'une censure et d'une libération – sexuelle et créatrice – une épreuve propre à l'écriture romanesque, ou plus personnelle ?

□ C'est une question complexe, dont la réponse se trouve peut-être dans l'origine même de la pulsion de création. **La Ceinture** est une métaphore. Au début, l'héroïne veut écrire (créer) mais elle n'a pas vraiment de désir, elle n'a pas de désir pour la vie. Elle n'a juste que ce vague désir d'écriture, qui en fait ne lui sert qu'à prouver qu'elle existe encore, comme la masturbation n'est qu'une vérification qu'elle peut encore jouir. Un peu comme ces couples qui s'acharnent à faire l'amour pour éviter le constat que l'érotisme ne fonctionne plus entre eux. Ça ne peut pas marcher fondamentalement. Dans le roman, le simple fait de condamner le désir par la pose d'une ceinture de chasteté suffit à le relancer (mon héroïne a un fonctionnement fondamentalement irrationnel ; elle veut toujours ce qu'elle ne peut avoir ; œdipien peut-être ?). Bref, Christiane Seignier retrouve le désir, qu'elle est contrainte de garder en elle comme une énergie de plus en plus explosive. Cependant, elle ne peut toujours pas écrire ; car toute cette énergie est monopolisée dans un seul but : la satisfaction, l'espoir de satisfaction. Elle reste, bien obligée, centrée (enclose) sur elle-même. Ce n'est qu'à la fin, lorsqu'elle passe du désir au manque, qu'elle trouve enfin le *sens* de l'écriture. Car dans le manque, on se voit désirer, et c'est peut-être ce léger décalage, cette distorsion, qui permet la transcendance sans laquelle il n'y a pas d'œuvre d'art.

■ La réalité – celle de l'univers souvent trivial des personnages, du monde dans lequel ils évoluent – tient une grande place dans vos romans : la vie solitaire à la campagne, la vie scolaire pour le héros de **Pot-pourri**, etc. Ce souci de réalisme vous tient-il à cœur ?

□ Oui, même si j'ai travaillé depuis sur des choses parfois moins ancrées dans la réalité, j'aime que mes personnages soient crédibles. J'aime leur quotidien, les petits détails de leur univers, leurs gestes pathétiques. Ils habitent dans des lieux que je connais, ils font partie d'un monde étrange de correspondance avec ma propre vie. Ce sont des solitaires qui ont besoin d'affection, de compassion. Ils m'émouvent. Ils n'ont que moi. Et les lecteurs qui voudront bien, aussi, les aimer un peu.

■ Vous avez dans **La Ceinture** un souci constant d'exactitude pour l'objet – sa fabrication, sa technicité, ses effets sur le corps. Où avez-vous trouvé toutes ces informations ?

□ Je connais très bien Monsieur Jean [le fabricant de la ceinture de chasteté] (*rires*). Non, sérieusement, j'ai un peu d'imagination. Et puis... je me suis documentée. J'ai même acheté une ceinture de très mauvaise qualité sur un site Internet, du tout-venant en plastique mou, que j'ai portée vingt-quatre heures pour en voir les inconvénients et, éventuellement, les avantages, ou, plus exactement, les effets. Je pense réellement qu'être enfermé dans ce type d'appareil ne peut laisser personne indifférent, sans pour autant préjuger de la réaction — qui, d'ailleurs, doit évoluer avec le temps. A partir de tout cela, j'ai conçu dans ma tête ma propre ceinture idéale, et j'ai invité Monsieur Jean à la fabriquer. Comme c'est un personnage particulièrement appliqué, il s'en est très bien tiré.

■ Le sexe qui se raconte dans **La Ceinture** tranche véritablement – notamment par le ton caustique – avec les récits habituels de domination-soumission. Quel regard portez-vous sur cette mode du SM, de la domination, sur la littérature qui l'exprime, et sur la production érotique en général ?

□ Comme je l'ai dit au début, mon intention n'était pas d'écrire un livre érotique. Si le lecteur ou la lectrice rencontre le désir (je veux dire le sien) au fil de ce qui se passe, c'est une réussite supplémentaire pour moi. En effet, je suis un petit peu perverse : j'aime faire ressentir à celui qui lit mes lignes des sentiments, des émotions, similaires à ceux de mes personnages (ainsi, dans **Pot-pourri**, on peut se sentir très mal à l'aise, « glauque » selon le mot qu'emploierait Dominique). De plus, mon héroïne n'est soumise à personne, si ce n'est à elle. Vous me demandez ce que je pense de la « mode du SM ». Il y a la mode, c'est une chose, il y a aussi des rapports complexes d'assujettissement, de don, de pouvoir parfois occulte, de volonté de prendre de l'ascendant, de maîtriser, de renverser. C'est vieux comme le monde et c'est universel, ça dépasse l'humain, c'est une synergie. Je n'ai rien de particulier à dire sur la littérature érotique. Pour moi, un livre est bon ou mauvais, qu'il parle de sexe,

d'amour, de mort ou de tout et de rien comme chez certains auteurs que j'adore — mais il est évident que les critères d'appréciation changent selon chacun (et, entre autres, de par ce qu'on cherche dans le livre). Disons, pour clore ce point et si vous voulez que je parle crûment, que je rechercherais plus, au-delà de l'effet de branlette, une littérature qui me transporterait hors champ, et que j'appellerais *méta érotique*.

---